

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Jacqueline Hamesse et Marta Fattori, dir. *Rencontres de cultures dans la philosophie médiévale. Traductions et traducteurs de l'antiquité tardive au XIV^e siècle*, Actes du colloque international de Cassino (15-17 juin 1989), Louvain-la-Neuve/Cassino, 1990, 402 p.

par Clara Foz

TTR : traduction, terminologie, rédaction, vol. 4, n° 2, 1991, p. 210-214.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/014732ar>

DOI: 10.7202/014732ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

reading public is already trained, however imperfectly, to read the parent language (in this case, English or French).

The major flaw seems to me, however, to lie in the ambiguity of Dr Zabus's approach. She may well be right to disapprove, on political grounds, of the use of what she calls Europhone languages to describe African experience, particularly as that continued use can only confirm the already weakened position of the local tongues. That, however, is a political stance. To disapprove of writers who use European languages or suggest that the latter can NOT express African experience seems to me wrong for a number of reasons, not the least of which is that no language is immutable, as the history of French and English shows. Dr Zabus herself approves of «auto-translation» because it restores its lost voice to the source language. That strategy leads me to assume that the African author finds the translated version an acceptable expression of his or her reality and so in turn leads me to believe that, no matter how «undesirable» it may be to write directly into English or French, both these languages can indeed serve as adequate literary tools.

One final complaint. The manuscript should have been reread by a good English-speaking editor. What does «wrought up» mean? Is «prequel» really being proposed here as an antonym to sequel?

Mair Verthuy
Concordia University

Jacqueline HAMESSE et Marta FATTORI, dir. *Rencontres de cultures dans la philosophie médiévale. Traductions et traducteurs de l'antiquité tardive au XIV^e siècle, Actes du colloque international de Cassino (15-17 juin 1989), Louvain-la-Neuve/Cassino, 1990, 402 p.*

Cet ouvrage de 402 pages, à la fois volume 11 des *Publications de l'Institut d'Études Médiévales* de l'Université catholique de Louvain et volume 1 de la collection *Rencontres de philosophie médiévale* patronnée par la Société internationale pour l'Étude de la Philosophie médiévale (S.I.É.P.M.), contient la quasi-totalité des communications présentées — en français, anglais, italien, allemand et espagnol — lors d'un colloque tenu en juin 1989 à l'Università degli Studi di Cassino sous l'égide de la S.I.É.P.M. Les

dix-sept études rassemblées dans ce volume, dont le contenu «est axé essentiellement sur les questions méthodologiques et aborde les problèmes linguistiques posés par le passage d'une langue à l'autre» touchent à diverses facettes du pluralisme linguistique et du mélange des cultures observables au moyen âge. S'y côtoient des communications consacrées à la transmission et à la tradition de certains textes («La circolazione dei testi greci nell'Europa dell'alto medioevo» de G. Cavallo, «Les progrès de l'Aristote latin: le cas du *De Anima*» de G. Verbeke, «Principales étapes dans la transmission des textes de médecine aux XI^e-XIV^e siècles» de D. Jacquard, pour ne nommer que ceux-là) et d'autres consacrées aux artisans de la traduction eux-mêmes («Encuentro de culturas en Salerno: Constantino el Africano, traductor» de E. Montero Cartelle, «Adelard of Bath and the Arabs» de Ch. Burnett, «The translators of the period of D. Raimundo: their personalities and translations - 1125-1187» de J. Gil, par exemple). C'est sur certaines de ces contributions susceptibles d'intéresser un public de traductologues historiens de la traduction que nous nous pencherons.

Dans «Encuentro de culturas en Salerno: Constantino el Africano, traductor», Enrique Montero Cartelle s'attache à éclairer la personnalité de Constantin l'Africain qui, après qu'un de ses biographes l'eut qualifié en 1087, soit quelques années après sa mort, de «Orientis et Occidentis magister, novusque effulgens Hippocrates» devint une figure légendaire de l'historiographie médicale. D'origine carthaginoise, Constantin l'Africain, traducteur de l'arabe en latin, passe en effet pour avoir introduit, vers la fin du XI^e siècle, la médecine arabe à Salerne, ville qui allait devenir et demeurer pendant plusieurs siècles le haut-lieu de la science médicale en Occident. Le cadre de travail de Constantin l'Africain et ses liens avec l'École de Salerne demeurent cependant flous; en fait, selon l'auteur, il est probable que ses activités de traducteur se soient déroulées à l'abbaye du Mont-Cassin où il séjourna après sa période salernitaine. Quant à la question des méthodes de traduction et des ressources lexicographiques employées par Constantin l'Africain, il faut, de l'avis de l'auteur, l'envisager sans perdre de vue le fait que d'une part il n'existe pas de corpus exhaustif des œuvres traduites par Constantin, et que d'autre part les éditions critiques existantes se fondent sur des traductions latines dont l'original apparaît souvent incertain. On peut cependant, selon l'auteur, dégager deux caractéristiques dans la manière de traduire de Constantin: la première a trait à la «naturalisation» des œuvres, la mise en latin entraînant une occultation systématique de l'auteur arabe ainsi que de toute référence à l'«étranger». La deuxième caractéristique renvoie à un autre type de manipulation consistant à opérer des coupures, à abrégé le texte à traduire.

Pour ce qui est des ressources lexicographiques, Constantin, confronté aux carences du vocabulaire médical latin, eut recours à la translittération arabe-latin, un procédé couramment employé à cette époque. À bien des égards donc, l'étude d'Enrique Montero Cartelle le montre, Constantin apparaît comme le précurseur d'une entreprise d'assimilation et de transformation du savoir gréco-arabe au sein de laquelle la pratique traduisante occupe une place prépondérante.

Dans «Adelard of Bath and the Arabs», Charles Burnett s'intéresse à Adélarde de Bath, lettré du XII^e siècle dont l'itinéraire n'est pas sans rappeler celui de Constantin l'Africain. L'auteur part de l'énigme entourant les liens de cet Anglais avec les «Arabum studia»: si on lui attribue en effet un rôle de précurseur dans ce que Charles Haskins a baptisé la «renaissance du XII^e siècle», vaste mouvement de renouveau culturel et scientifique fondé sur l'étude et la traduction d'œuvres arabes, on doit par ailleurs souscrire à l'affirmation de Marie-Thérèse d'Alverny selon laquelle Adélarde ne connaissait que peu ou pas du tout l'arabe. Or l'intérêt du travail de Charles Burnett tient à ce que, face au corpus des œuvres non datées (traductions ou autres) attribuées à Adélarde, il évite toute conjecture fondée sur les épîtres dédicatoires et les références internes et opte pour un classement partant des caractéristiques formelles des travaux ainsi que des filiations manuscrites. C'est ainsi qu'après avoir réparti les œuvres d'Adélarde en trois catégories — il emploie l'image du triptyque pour distinguer travaux «légers», traductions à visée didactique et synthèse vulgarisatrice — Charles Burnett s'attache à analyser la nature des sources arabes d'Adélarde. Ses conclusions illustrent la complexité des modalités de transmission du savoir à cette époque: Adélarde n'aurait pas été en contact direct avec les œuvres arabes mais aurait eu recours à un intermédiaire d'origine espagnole, Petrus Alfonsi, qui lui aurait transmis oralement des connaissances, connaissances qu'Adélarde aurait «latinisées». Cette hypothèse permet également d'expliquer la fascination que les «Arabum studia» exercèrent sur ce lettré: il se forgea du savoir arabe — auquel il n'accéda pas directement — une vision mythique et, libre des contraintes idéologiques que la présence ou la proximité des Arabes auraient pu exercer sur lui, il ne cessa d'en exalter les mérites.

C'est non pas à un traducteur en particulier mais à un groupe de lettrés ayant produit des traductions arabo-latines pendant les trois derniers quarts du XII^e siècle que José Gil consacre son article intitulé «The Translators of the Period of D. Raimundo: their personalities and translations (1125-1187)». On l'aura compris, il s'agit ici du mouvement mieux

connu sous l'appellation d'École de Tolède au sein duquel Juifs, Arabes et Chrétiens étudièrent, traduisirent et commentèrent un grand nombre d'œuvres philosophiques et scientifiques arabes généralement fondées sur les grands textes de la tradition grecque. En fait, c'est aux figures de proue de cette entreprise, à savoir d'une part le tandem Johannes Avendehut Hispanus - Dominicus Gundissalinus, et d'autre part Gérard de Crémone que José Gil s'intéresse. Gérard de Crémone apparaît comme le traducteur le plus prolifique de cette période: on lui attribue 71 traductions dans tous les domaines (mathématiques, astronomie, physique, astrologie, médecine, philosophie) mais l'on ignore la part que les lettrés qui l'entouraient prirent aux travaux. On connaît, par contre, la nature de la collaboration ayant existé entre Dominicus Gundissalinus, clerc spécialiste de philosophie et Johannes Avendehut Hispanus, juif converti spécialiste d'astronomie, d'astrologie et de philosophie. Ce dernier écrivit en effet dans le prologue du *De Anima* d'Avicenne: «*me singula verba vulgariter proferente, et Dominico Archidiacono singula in latinum convertente*». Ainsi donc, entre l'arabe, langue de départ, et le latin, langue d'arrivée, intervient une version orale en langue vulgaire — le roman castillan en l'occurrence — ce qui constitue une belle illustration du statut des langues en présence à cette époque. Largement étudiée et commentée, l'œuvre de ces deux «compilateurs-traducteurs-auteurs» constitue, comme le rappelle José Gil, une étape décisive dans le développement de la pensée scientifique et philosophique en Occident.

Le traducteur auquel Aafke M.I. Van Oppenraay consacre son étude «Quelques particularités de la méthode de traduction de Michel Scot» illustre le passage d'une première époque tolédane (1125-1187) à une seconde (1252-1287) dominée par la figure du roi Alphonse X. En se fondant sur la traduction latine d'une version arabe de l'œuvre d'Aristote *De Animalibus*, traduction que Michel Scot réalisa à Tolède vers 1220, Aafke M.I. Van Oppenraay relève chez ce traducteur un souci constant de clarté et de concision ainsi qu'une volonté de prise en compte du contexte énonciatif des mots du texte de départ. Cette volonté, qui s'oppose en tout à l'automatisme du mot à mot, amena Michel Scot à se livrer à une certaine forme de critique textuelle par la comparaison des manuscrits et la reconstruction du texte original grec. Reste cependant, de l'avis même de l'auteur, un important travail d'édition à réaliser qui permettrait de mieux connaître l'œuvre de traduction de Michel Scot et de la comparer avec celle de ses «confrères» des XIII^e et XIV^e siècles.

Ce constat pourrait d'ailleurs s'appliquer à l'ensemble des traducteurs auxquels il est fait référence dans cet ouvrage qui intéressera au premier chef les historiens de la traduction et tout particulièrement les médiévistes. Deux index, l'un consacré aux auteurs anciens et médiévaux ainsi qu'aux œuvres anonymes et l'autre aux auteurs modernes, complètent ce livre auquel l'éditeur a eu l'agréable idée d'intégrer huit reproductions de manuscrits provenant de l'abbaye du Mont-Cassin.

Clara Foz
Université d'Ottawa

Betty BEDNARSKI. *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité.* Préface de Jean-Marcel Paquette. Toronto, GREF, coll. «Traduire, Écrire, Lire», 1989.

Comment poser le regard de l'autre (le sien) sur une œuvre où l'on se retrouve dans le regard de l'autre (celui de l'auteur)? Voilà la question qui motive le singulier et remarquable essai de Betty Bednarski, *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*, et qui signale à sa façon l'effet toujours déroutant que produit Ferron. Si, parce qu'elle engage doublement le rapport d'altérité mis en jeu dans la lecture, la traduction est vue par Bednarski comme la lecture la plus exigeante qui soit, que dire de la traduction du texte ferronien qui inclut déjà l'altérité anglaise de la traductrice-lectrice?

Mais commençons par les derniers mots: «Ann Higgit did talk to her students of Hémon (Baron), but when she spoke they noticed there were tears in her eyes.» (p.139) Remontons, pour les éclairer, aux suivants: «Like Ann, I am a special kind of reader, because I knew both the writer and the man.» (136-137) Puis, finalement, à cette phrase soulignée: «*Je suis littéralement dans cette œuvre.* » (p.128) Plus qu'une signature, elle indique la position d'un je qui se risque, se livre, s'expose (dangereusement), non seulement en assumant sa lecture-traduction du texte ferronien, mais en admettant explicitement dans ce processus intertextuel l'intervention et l'interférence des je extratextuels de l'auteur et de la traductrice. Tout est donc inextricablement lié et accepté comme tel: «We are all readers and writers. I am Ferron's reader, and beyond that I am the reader of my own life, of which he is forever a part.» (p. 138) J'insiste, car ces mots rendent le ton d'un essai qui, réfléchissant (dans les deux sens du mot) une triple